

Chapitre VIII

LE CHEMIN DE LIBÉRATION DE NOTRE CŒUR

Reprise introductive

Nous avons vu comment la manière d'accueillir le Royaume de Dieu en tout-petit consistait essentiellement à retrouver l'attitude d'abandon total du nouveau-né contre sa mère. Notre cœur est fait pour reposer ainsi en Dieu. Au plus intime de notre être est inscrit un besoin radical d'union, de communion dans l'amour. Devenir comme un petit enfant, c'est **laisser ce désir d'être aimé et d'aimer jaillir de notre cœur d'une manière nouvelle**¹ sous l'action de l'Esprit Saint qui « nous fait nous écrier : Abba ! Père ! » (cf. Rm 8, 15). Il s'agit d'arriver à la libération intérieure de notre cœur profond pour « nous retrouver nous-mêmes » en Dieu dans cette relation filiale à Dieu. Il s'agit de remonter à la source, jusqu'au premier mouvement de notre cœur qui a été très tôt refoulé, étouffé. Il y a quelque chose, au plus intime de nous-mêmes, qui doit s'ouvrir mais qui peine à s'ouvrir. En réalité, nous sommes incapables de retrouver de nous-mêmes cette liberté de cœur qui ferait de l'amour le ressort unique de toute notre vie. Il y a en nous tant et tant de résistances, de blocages, de mal accumulés ! Nous ne savons plus demeurer dans cette passivité aimante du tout-petit, essentielle à l'union d'amour. Pour ne plus avoir à vivre l'angoisse du tout-petit totalement vulnérable dans son besoin d'être aimé et d'aimer, nous nous sommes durcis, nous avons fermé notre cœur profond et mis en place toutes sortes de mécanismes de défense et de compensation.

Ne trouvant plus notre nourriture dans l'amour lui-même, nous la cherchons spontanément ailleurs au travers de toutes sortes de tendances qui nous gardent foncièrement enfermés en nous-mêmes. C'est ainsi que, si nous ne demeurons pas vigilants dans la prière, nous vivons comme naturellement d'une vie centrée sur nous-mêmes au travers mêmes de nos bonnes actions. Il y a là, en chacun de nous, deux manières de vivre antagonistes car « la chair convoite contre l'Esprit et l'Esprit contre la chair » (cf. Ga 5, 17) : une vie « centrée sur Dieu » dans l'abandon à son amour, une vie « centrée sur soi » (cf. 2 Co 5, 15) où tout est ramené d'une manière ou d'une autre à soi. Tant que notre « moi » n'aura pas été brisé en profondeur, tant que notre chair n'aura pas été « crucifiée » (cf. Ga 5, 24) jusqu'au bout, nous ne pourrons pas vraiment vivre d'une vie d'amour, être installés dans cette vie d'amour comme en un état

¹ Peu de temps avant la mort de la sainte, Céline lisant un passage sur la béatitude du ciel à sa sœur Thérèse s'est vu interrompre : « “Ce n'est pas cela qui m'attire... – Quoi donc ai-je repris ? – Oh ! C'est l'Amour ! **Aimer, être aimée** et revenir sur la terre pour faire aimer l'amour...” » (*Œuvres complètes*, D.D.B., Derniers entretiens, p. 1152.)

permanent. Malgré la rectitude de nos intentions, il se glissera habituellement dans notre manière d'agir une secrète recherche de nous-mêmes en dehors des moments de grâce particuliers².

« *Malheureux homme que je suis ! Qui me délivrera de ce corps de mort ?* » (Rm 7, 24.) Nous ne pouvons pas nous libérer de nous-mêmes par nos propres forces, mais nous pouvons collaborer à l'œuvre de Celui qui est mort pour nous afin que nous puissions mourir à nous-mêmes, à notre moi foncièrement égoïste. C'est cela qu'il nous importe de comprendre maintenant : la manière dont nous pouvons nous disposer à cette œuvre divine de guérison et de libération de notre cœur profond.

1. « La vérité vous rendra libre »

« *Ce ne sont pas les gens en bonne santé qui ont besoin de médecin, mais les malades ; je ne suis pas venu appeler les justes, mais les pécheurs, au repentir* » (Lc 5, 31). Impossible d'être guéri par un médecin si nous ne savons pas lui montrer notre plaie. Si nous avons trop honte d'exposer telle ou telle partie de notre corps ou de décrire tel ou tel symptôme, il ne pourra rien pour nous. Notre cœur est malade et le Christ Rédempteur attend que nous puissions lui présenter le mal qui est en nous. Nous devons nous faire connaître de Celui qui nous connaît mieux que nous ne nous connaissons nous-mêmes. Il faut qu'il y ait un contact entre notre misère et la miséricorde, entre nos blessures et l'Amour qui pardonne, guérit et console. Il faut nous « approcher » du Christ comme le lépreux de l'Évangile pour qu'il puisse nous « toucher » (cf. Mt 8, 2-3). Le Christ, précisément, « a pris nos infirmités et s'est chargé de nos maladies » (cf. Mt 8, 17) pour pouvoir nous rejoindre dans les blessures les plus profondes de notre être, pour pouvoir nous retrouver comme le bon berger à la recherche de sa brebis égarée.

« *Or voici qu'une femme, hémorroïsse depuis douze années, s'approcha par derrière et toucha la frange de son manteau. Car elle se disait en elle-même : "Si seulement je touche son manteau, je serai sauvée."* Jésus se retournant la vit et lui dit : « *Aie confiance, ma fille, ta foi t'a sauvée.* » Et de ce moment la femme fut sauvée » (Mt 9, 20-22). C'est toujours la foi qui est le commencement du salut puisque c'est par elle seulement que peut s'opérer le toucher, le contact entre nos blessures et l'Amour incarné. Mais il ne suffit pas de dire : « Seigneur, j'ai foi en ta miséricorde », il faut que cette foi puisse s'exercer en vérité comme une confiante « remise de nous-mêmes à Dieu » qui se révèle dans sa miséricorde. Or, on ne peut donner que ce que l'on possède, on ne peut remettre à la miséricorde de Dieu que ce que l'on accepte de voir. Il faut voir clair en soi pour pouvoir s'offrir. Autrement dit, reconnaître ce qui en nous est malade, c'est se rendre capable de **se livrer soi-même réellement au feu purificateur de la miséricorde divine** dans un authentique acte de foi. Il faut reconnaître la blessure pour pouvoir l'offrir. **Le chemin de la guérison passe par un**

² Où la grâce recouvre tout sans que pour autant notre « moi » soit mort.

chemin de vérité sur soi-même³. Plus nous laisserons la lumière se faire en nous, plus nous pourrons nous ouvrir en vérité à l'œuvre de la grâce qui est capable de faire « en nous infiniment au-delà de tout ce que nous pouvons concevoir » (cf. Ép 3, 20). On peut entendre en ce sens la promesse du Christ : « Si vous demeurez dans ma parole, vous êtes vraiment mes disciples et vous connaîtrez la vérité et **la vérité vous rendra libres** » (cf. Jn 8, 31-32). La vérité nous rend libres en libérant notre cœur pour que nous puissions vivre d'amour, trouver dans l'amour lui-même « notre plénitude » (cf. Ép 5, 18).

2. L'humilité nécessaire pour faire la vérité sur soi

« *Et tel est le jugement : la lumière est venue dans le monde et les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière, car leurs œuvres étaient mauvaises. Quiconque en effet commet le mal hait la lumière et ne vient pas à la lumière, de peur que ses œuvres ne soient déclarées coupables (...)* » (Jn 3, 19-20). Le principal obstacle à la guérison de nos blessures, ce sont nos résistances à la lumière, nos peurs de faire la vérité sur nous-mêmes. Nul n'aime les reproches, nul n'aime voir sa misère. Celui qui est venu appeler les pécheurs au repentir nous invite à reconnaître ce qui dans notre comportement est **contaminé** par nos blessures cachées ou, plus exactement, par l'infection de nos blessures. Il y a des blessures en nous qui sont mal refermées et pleines de pus qui contamine notre vie plus que nous ne pouvons le penser. Il y a ainsi d'une part l'infection elle-même, c'est-à-dire le péché intérieur comme, par exemple, une rancune secrète, et d'autre part un comportement extérieur, par exemple de colère, que nous pouvons minimiser ou justifier de mille et une manières pour ne pas avoir à en reconnaître la malice profonde. La lumière se fait de l'extérieur vers l'intérieur à travers telle ou telle parole qui nous a échappée, telle ou telle attitude corporelle, telle ou telle réaction disproportionnée : **la contamination due à l'infection cachée se reflète concrètement d'une manière ou d'une autre**⁴ malgré nos efforts pour « *au-dehors offrir aux yeux des hommes l'apparence de justes* » (Mt 23, 28).

Venir à la lumière, c'est **reconnaître jusqu'au bout** ce qu'au fond de nous-mêmes nous savons quelque part, c'est entrer dans **une attitude de confession** qui permet à la lumière de se faire de plus en plus profondément par paliers successifs. Nous aimerions pouvoir guérir sans avoir à nous convertir, mais, en réalité, nous ne pouvons

³ Reprenant les paroles de sa première homélie, place Saint-Pierre, Jean-Paul II commente dans son livre *Entrez dans l'espérance* : « **De quoi faut-il ne pas avoir peur ? Avant tout de faire la vérité sur nous-mêmes.** De cette vérité, Pierre a un jour pris conscience de manière particulièrement aiguë et il a alors dit à Jésus : “Éloigne-toi de moi, Seigneur, car je suis un homme pécheur !” » (Éd. Plon-Mame, 1994, p. 28.)

⁴ C'est ici qu'il faut nous rappeler toujours les paroles du Christ : « *Chaque arbre (...) se reconnaît à son propre fruit. (...) L'homme bon, du bon trésor de son cœur, tire ce qui est bon, et celui qui est mauvais, de son mauvais fond, tire ce qui est mauvais (...)* » (Lc 6, 44-45). L'arbre, c'est le cœur avec ses blessures cachées ; le fruit, c'est l'action concrète avec ses effets. Si nos paroles, nos actions ont un effet plus grave que ce que nous pouvions légitimement attendre, il faut nous efforcer de voir, avant d'accuser l'autre, si ce n'est pas le signe que notre action n'était pas si claire que ça malgré la rectitude de notre intention, le signe qu'elle était secrètement contaminée par telle ou telle blessure infectée.

pas accueillir la lumière libératrice de Dieu sur la blessure elle-même (qui peut être beaucoup plus profonde que nous ne le pensons) sans accueillir en même temps cette même lumière sur notre responsabilité propre, notre propre part de péché, de mauvaise réaction. Si nous voulons guérir, il nous faut **revenir sur nos pas**, reconnaître que nous aurions dû réagir d'une autre manière et renoncer au personnage que nous nous sommes construits à partir de là et, d'une manière plus large, à notre système de défense. **Nous avons pour cela besoin d'humilité**. Sans la vertu de l'humilité nous ne pouvons mener jusqu'au bout ce travail sur nous-mêmes, nous fuirons d'une manière ou d'une autre. Dans cette perspective, le fait de pouvoir avouer à une autre personne à la fois sa souffrance et son péché dans une attitude intérieure de confession⁵ est une grande aide au sens où elle est un puissant moyen de nous enfoncer dans cette attitude d'humilité. Ce que nous n'acceptons pas de « confesser », c'est à Dieu et à nous-mêmes que nous le cachons.

3. Vivre la tristesse salutaire avec confiance...

« Mon fils, **ne méprise pas la correction du Seigneur, et ne te décourage pas quand il te reprend**. Car celui qu'aime le Seigneur, il le corrige, et il châtie tout fils qu'il agrée. C'est pour votre correction que vous souffrez. (...) Certes **toute correction ne paraît pas sur le moment un sujet de joie, mais de tristesse**. Plus tard cependant, elle rapporte à ceux qu'elle a exercés un fruit de paix et de justice » (cf. He 12, 5-11). Quand le Seigneur nous donne sa lumière sur tel ou tel péché caché, cela ne peut être « sur le moment un sujet de joie mais de tristesse », ne nous en étonnons pas. Néanmoins, cette tristesse, si nous savons la vivre sans nous enfermer dans la culpabilité, n'est pas la « tristesse du monde » mais « la tristesse selon Dieu qui produit un repentir salutaire qu'on ne regrette pas » (cf. 2 Co 7, 10). En ce sens, nous pouvons entendre la béatitude du Christ : « **Heureux les affligés, car ils seront consolés** » (Mt 5, 5). Heureux ceux qui ont le courage de supporter jusqu'au bout la souffrance de se voir si misérables sans se refermer sur eux-mêmes dans une mauvaise culpabilité, ils pourront goûter sur ce chemin amer une profonde douceur, celle de l'Esprit Saint Consolateur⁶. Heureux ceux qui vivent cette épreuve dans **une confiance⁷ aveugle en la miséricorde de Dieu**. En réalité, même si nous n'en avons pas conscience, cette tristesse salutaire est participation à la Passion Rédemptrice du Christ qui sur la Croix

⁵ À ce niveau, confession doit s'entendre au sens large, au sens où saint Jacques dit : « *Confessez donc vos péchés les uns aux autres et priez les uns pour les autres, afin que vous soyez guéris* » (Jc 5, 16). Il y a un effort de vérité sur soi, sur la blessure et l'infection de la blessure qui peut se vivre en dehors de la confession sacramentelle, avec un frère ou une sœur qui nous aide à identifier notre péché jusqu'au bout à l'intérieur d'une certaine forme d'analyse psychologique vécue dans la prière, la docilité à l'Esprit Saint. Que l'essentiel du travail de vérité se fasse là n'empêche pas de reprendre les choses dans la confession sacramentelle. Cette reprise peut être faite alors d'une manière succincte puisqu'il n'est pas nécessaire que le confesseur comprenne la problématique d'ensemble, il suffit qu'il entende les péchés eux-mêmes.

⁶ Comme le dit Thérèse avec sa simplicité habituelle : « ... **Quand on accepte l'ennui d'avoir été méchante, le bon Dieu revient tout de suite** » (*Œuvres complètes*, Derniers entretiens, p. 1120). Il faut parfois du temps pour accepter vraiment « l'ennui d'avoir été méchant » et ainsi être capable de l'offrir à Dieu.

⁷ Sans cette confiance en la miséricorde de Dieu, la perception de notre misère serait invivable.

a confessé pour nous tous nos péchés, en en portant tout le poids, toute l'amertume. **Cette souffrance intérieure est donc purificatrice**⁸ : à travers elle, le Christ est là qui nous conduit à un repentir d'amour et achève ainsi de nous libérer de l'emprise du péché. « *Qui sème dans les larmes moissonne dans la joie* » (Ps 125, 5) : viendra un jour la joie d'être enfin libérés de nous-mêmes.

Nous comprenons mieux ici que, par rapport au processus de guérison et de libération de notre cœur, nous ne pouvons que **nous disposer**⁹ comme on dispose la terre en labourant. « *C'est au cultivateur qui travaille dur que doivent revenir, en premier lieu, les fruits de la récolte* » (2 Tm 2, 6). Il y a bien là un travail qui nous est demandé, un travail « dur », un travail de vérité sur soi, sur notre cœur, mais ce travail, nous ne pouvons que le vivre dans l'espérance comme des « serviteurs inutiles » (cf. Lc 17, 10), c'est-à-dire en remettant tout à la miséricorde divine dans une humble confiance au fur et à mesure qu'il nous est donné de voir notre misère. Nous voyons et nous offrons en « attendant » dans l'espérance. Certes, la vérité sur nous-mêmes que nous tâchons de faire en nous laissant guider par l'Esprit de Vérité possède déjà en elle-même un pouvoir de libération, mais, en définitive, seule l'action mystérieuse du feu consumant de la miséricorde divine pourra achever de purifier notre âme. Puissions-nous persévérer dans l'attente de ce jour sans céder au découragement¹⁰.

⁸ L'accepter humblement, c'est accepter de faire pénitence pour notre propre sanctification (cf. He 12, 10) et aussi en réparation pour tous ceux qui pèchent sans en éprouver le moindre regret.

⁹ Le terme « se disposer » est un terme clé ici. On le retrouve en sous-titre de la *Montée du Carmel* de saint Jean de la Croix : « **Traité comment l'âme pourra se disposer pour arriver promptement à la divine union**, donne avis et doctrine très avantageux, tant pour les commençants que pour les avancés, pour qu'ils sachent se débarrasser de tout le temporel et ne s'embarrasser pas avec le spirituel et demeurer en souveraine nudité et liberté d'esprit, laquelle est requise pour la divine union », de même qu'au principe des *Exercices spirituels* de saint Ignace de Loyola, n° 3 : « on appelle exercices spirituels toute **manière de préparer et de disposer l'âme** pour écarter de soi tous les attachements désordonnés et, après les avoir écartés, pour chercher et trouver la volonté divine dans la disposition de sa vie en vue du salut de son âme. »

¹⁰ Après avoir montré qu'« il faut commencer par la purgation de l'âme », saint François de Sales s'exclame : « **Il faut être courageuse et patiente**, ô Philothée, en cette entreprise. Hélas ! quelle pitié est-ce de voir des âmes lesquelles, se voyant sujettes à plusieurs imperfections après s'être exercées quelquefois en la dévotion, commencent à s'inquiéter, se troubler et décourager, laissant presque emporter leur cœur à la tentation de tout quitter et retourner en arrière (...). L'exercice de la purgation de l'âme ne se peut ni doit finir qu'avec notre vie : ne nous troublons donc point de nos imperfections, car notre perfection consiste à les combattre, et nous ne saurions les combattre sans les voir, ni les vaincre sans les rencontrer. Notre victoire ne gît pas à ne les sentir point, mais à ne point leur consentir : mais ce n'est point leur consentir que d'en être incommodé. » (*Introduction à la vie dévote*, I, V.)